

Les limites de la liberté *Le Fauteuil des Productions Caméo*

Marie-Christine Lesage

Numéro 77, 1995

Relève, héritage et renouveau

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/27650ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lesage, M.-C. (1995). Les limites de la liberté : le *Fauteuil* des Productions Caméo. *Jeu*, (77), 116–120.

Des productions de la relève

Marie-Christine Lesage

Les limites de la liberté

Le Fauteuil des Productions Caméo

Il faut être payé deux ou trois fois plus que la normale pour jouer dans le théâtre des autres, mais on doit payer de sa poche et de sa personne pour être créateur dans son propre théâtre.

Eugenio Barba paraphrasant Meyerhold

La liberté créatrice s'exerce souvent dans une tension dynamique avec les contraintes, qui peuvent même devenir une source de dépassement et de renouvellement lorsque l'imagination arrive à s'élever, toute-puissante, au-dessus des limites matérielles. Par contre, lorsque ces dernières deviennent trop importantes, elles peuvent nuire à la mise en marche et à la matérialisation du projet de création. Les lourdeurs administratives, la multiplication des lois et l'effritement des sources de financement viennent complexifier et parfois même freiner la liberté et les élans de la création théâtrale. Aussi est-il de plus en plus difficile, pour la relève actuelle, de produire un premier projet autonome et autogéré. C'est dans ce sens que Marie-Claude Langlois, qui a signé le texte du *Fauteuil*, et Marc-André Piché, qui l'a mis en scène, affirment qu'au-delà du résultat final la première réussite de la compagnie consiste à avoir mené à terme un petit projet de création artistique autogéré, sans subventions et avec peu de moyens matériels. Les « artisans » du spectacle sont, pour la plupart, sortis depuis deux ou trois ans des écoles de théâtre, ils ont collaboré avec diverses jeunes compagnies de théâtre, ils ont connu la difficulté de se consacrer à la création tout en étant accaparés par des contrats plus ou moins alimentaires. La création tient à cœur à ceux qui ont fondé les Productions Caméo dans le seul but de présenter ce petit spectacle en toute liberté.

Christine Foley et
Marie-Claude Langlois
dans *le Fauteuil*.



Si le projet a pu voir le jour, c'est en partie grâce à l'aide solidaire qu'ils ont trouvée chez d'autres jeunes compagnies, et en partie grâce à la passion et à l'engagement désintéressé des sept personnes qui ont accepté d'y participer sur la foi qu'elles ont eue en un texte. L'auteure a fait lire sa pièce à des amis et collègues, dont Wajdi Mouawad, qui l'a encouragée à la réaliser en lui offrant de jouer les soirs de relâche du *Voyage au bout de la nuit*, dans le décor de ce spectacle ; après lecture, le directeur artistique de la Salle Fred-Barry, Paul Lefebvre, accepte lui aussi l'idée. De son côté, la compagnie Trans-Théâtre prête amicalement et sans frais à ceux que rallie le texte de Marie-Claude Langlois ses locaux de répétitions pendant les heures inoccupées. Les horaires de répétitions ne sont pas idéaux, mais ces offres facilitent grandement les démarches initiales qui, habituellement, ne sont pas aussi simples. Avec une salle,

sans décor à construire et avec une équipe de jeunes comédiens passionnés, prêts à donner du temps pour faire vivre et entendre la voix de ce texte, l'amorce de cette production semble fluide. Mais c'est sans compter les obligations administratives qui, aujourd'hui, attendent le moindre petit projet de création. Il semble que même l'autogestion soit devenue difficile, surtout lorsqu'il s'agit d'une première production : les nouvelles troupes non subventionnées se heurtent à quantité de lois et de normes compliquées, ce qui ne facilite pas la mise en marche d'un projet autonome. De plus, déplore l'auteure, les jeunes créateurs ne disposent d'aucune aide qui pourrait leur donner un coup de pouce dans l'administration, la gestion matérielle et la publicité d'une première production. Une salle comme Fred-Barry, bien qu'elle soit vouée à la création, loue ses services, ses équipements

Texte de Marie-Claude Langlois. Mise en scène : Marc-André Piché ; musique originale : Alain Larouche ; costumes : Louise Desfossés ; éclairages : Lee Ross ; régie : Yves Mercier ; direction technique et de production : Anne Plamondon. Avec Christine Foley (Liberté), Marie-Claude Langlois (Julie) et Alain Larouche (Jaco). Création des Productions Caméo, présentée à la Salle Fred-Barry les 16, 17, 18, 23, 24 et 25 octobre 1995.

et ces locaux à des prix fort élevés pour une petite création. Si on a une subvention, renchérisse Marie-Claude et Marc-André, l'argent fuit dans l'administration du spectacle : il faut une belle affiche, de beaux programmes, une relationniste qui crée artificiellement l'événement auprès de la presse ! Bref, la création théâtrale est rongée par la gestion commerciale. Les Productions Caméo préféreraient, de loin, payer d'abord les acteurs et les concepteurs du spectacle. Les contraintes qui accompagnent les subventions aussi pèsent lourd dans la balance de la création : il faut définir un mandat artistique spécifique, lequel limite la compagnie à un domaine précis, et il faut proposer un projet inédit chaque année. Mais existe-t-il d'autres chemins ? « Oui, clame le metteur en scène, faire du théâtre avec des amateurs, parce qu'il n'existe pas de lois et que nous travaillons alors avec des gens passionnés et disponibles, qui ne suivent pas un plan de carrière mais partagent l'amour du théâtre. » Il a expérimenté cette voie en assistant Michel Monty dans les créations de la troupe des abonnés du Théâtre du Nouveau Monde, et dit en être sorti revivifié.

La création du *Fauteuil* s'est voulue un acte libre et gratuit, où chacun s'est engagé pour le plaisir de créer un spectacle original et personnel sans songer au succès. « Il est difficile de créer dans la simplicité, sans prétentions, poursuivent-ils, entre autres parce que les médias recherchent l'événement spectaculaire et préfèrent alimenter les mythes du vedettariat plutôt que de privilégier la diversité. » Les médias sont aussi responsables de l'ombre dans laquelle demeurent trop souvent les jeunes compagnies : peu intéressés, les journalistes de la presse écrite se déplacent rarement et parlent peu des créations ; la radio demeure le média le plus ouvert aux jeunes créateurs. Pour *le Fauteuil*, la compagnie a fait elle-même la promotion de son spectacle, par l'envoi de cartes postales et en comptant sur le bouche à oreille. Malgré tout, la création théâtrale n'est pas toujours bien perçue par le public et les médias : le droit à l'essai (un nouveau texte, une première mise en scène), le *work in progress* et le droit à l'erreur ne sont pas toujours reconnus. Et pourtant, la vitalité créatrice d'une culture se mesure certainement à l'aune de la souplesse avec laquelle elle permet aux créateurs de se produire, de respirer, d'essayer, de se tromper ; cette voie seule peut contrer l'uniformisation du goût comme de la pensée et ouvrir sur une riche diversité. Il semble bien qu'en ces temps moroses le risque, la création et la relève ne soient ni recherchés ni valorisés. Inutile de préciser que pour persévérer il faut un courage de fer et une patience d'ange. De plus, il existe un large fossé entre la relève et les artistes établis, dira Marie-Claude Langlois : « Il y a peu d'amour des jeunes, peu d'encouragements, de solidarité, chacun étant trop occupé à veiller à ses propres intérêts. »

Branchés sur le monde entier par Internet

Ils auraient pu jouer dix-huit soirs, ils se sont restreints à six, par manque de moyens financiers. Pour l'instigatrice du projet, entraîner sept personnes pendant tout ce temps en autogestion, alors que chacun doit survivre et que la création leur demande un grand investissement, constitue déjà un défi de taille. Étant donné le temps et l'énergie que tous ont accepté de fournir sans compter, ils ont opté pour une démarche artistique fondée sur le respect de l'apport de chacun. Le point de départ de la création a été le texte, qui les a tous réunis autour d'une même urgence de dire, et qu'ils

n'ont pas cherché à chambarder ni à remettre en question. Même s'ils ont répété à partir d'un texte et qu'ils n'ont pas travaillé en improvisation, dit le metteur en scène, tous n'en ont pas moins participé à l'élaboration de l'ensemble du spectacle : les jeunes acteurs se démarquent par leur polyvalence et l'habitude qu'ils ont développée de participer à la préparation entière des spectacles. Le sujet du texte de Marie-Claude Langlois présentait déjà un certain défi scénique pour le metteur en scène. L'histoire est celle de la rencontre sur Internet de deux personnes souffrant de solitude, en pleine détresse affective. Comment rendre concrète une rencontre aussi immatérielle sans tomber dans le réalisme plat ? Comment faire sentir la détresse du personnage central, Julie, sans s'appesantir sur sa tristesse et en gardant un rythme soutenu ? Deux défis qui furent relevés avec intelligence. D'une part, les deux espaces, celui de Julie à Montréal et celui de Jaco à New York, sont représentés simultanément sur scène, sur deux étages : en bas, l'appartement de Julie avec son ordinateur et une affiche représentant la statue de la liberté ; en haut, celui d'un Jaco en fauteuil roulant, qui restera de dos tout au long de la représentation et dont l'unique langage est la musique. Cette musique envoûtante, composée par Alain Larouche qui incarne Jaco, est créée grâce à un instrument des plus surréalistes, le « stick-harp », un hybride de harpe, de guitare et de cithare inventé par lui. D'autre part, Julie apparaît exagérément souriante et exubérante malgré les soirées solitaires et les répondeurs qui remplacent les contacts avec les amis : le manque de naturel de sa joie met en relief le fragile paravent derrière lequel gronde un immense désarroi. Le metteur en scène a cherché à rendre de façon vivante la platitude du quotidien ainsi que le vide intérieur creusé par le manque de communication. Et enfin, Liberté, ce personnage énigmatique qui fait le lien entre les deux univers, insuffle une dimension onirique et métaphorique à la pièce. D'abord statue de la liberté, elle va se

Alain Larouche et
Christine Foley dans *le
Fauteuil*.



dérouiller les membres et descendre de son podium au son d'une musique grinçante, s'allumer une cigarette, et se métamorphoser en une jeune femme sensuelle en porte-jarretelles. Elle accompagne Jaco, danse pour lui, nous le fait connaître un peu plus, mais on la retrouve également dans un rêve que fait Julie, où elle s'y présente comme son double. Ce personnage laisse place à plusieurs interprétations : elle peut être une amie de Jaco, l'image fantasmée qu'il se fait de Julie, ou encore une sorte d'ange venu l'aider à poser librement le geste qui mettra fin à sa vie. L'auteure dit ne pas avoir voulu tout mâcher pour le spectateur, préférant lui laisser la possibilité d'imaginer. C'est certes une des qualités de ce texte que d'éviter le piège du mélodrame en lui préférant l'émotion artistique de la métaphore et, surtout, de ne pas tout expliquer au spectateur. L'énigme irrésolue — le théâtre l'oublie parfois — crée un effet stimulant sur le spectateur qui est amené à mobiliser ses sens pour la saisir.

Le trajet demeure celui d'une petite tragédie : alors que Julie décide de s'envoler pour New York en espérant rencontrer Jaco, celui-ci a déjà mis fin à ses jours. L'impossible rencontre évoque celle des individus qui, branchés sur le monde entier par Internet, sont de plus en plus isolés et arrivent difficilement à établir des contacts humains dans leur quotidien ; tout se fait à distance. Le fauteuil roulant de Jaco n'est que la transposition symbolique de cette immobilité, de ce cloisonnement des êtres chez eux et en eux-mêmes. La fuite en avant de Julie, le suicide de Jaco, illustrent pour l'auteure la dureté de la société actuelle, qui tend à refouler les malheurs et les problèmes des individus. « Il n'y a pas, dit-elle, de place pour la faiblesse, et ce n'est pas un hasard si le suicide hante la jeune génération. » Avec cette pièce, Marie-Claude Langlois a voulu démystifier le malheur et la dépression ; le théâtre est un art qui permet de montrer les aspects sombres de la vie pour mieux les exorciser, de façon créatrice. Il importait peu aux Productions Caméo de se tromper. Ceux qui se sont rassemblés pour ce spectacle voulaient surtout parler, d'une façon personnelle, de problèmes qui touchent la génération actuelle. Une génération dont les réalisations trouvent trop peu d'échos dans les médias comme ailleurs. Aujourd'hui, la relève théâtrale doit dépenser beaucoup d'énergie et de temps pour affirmer, simplement, qu'elle existe. ♦



Sur la photo : Christine Foley et Marie-Claude Langlois.